Document generated on 04/23/2024 11:29 a.m.

24 images

Un, deux, trois festivals...

Robert Daudelin

Number 125, December 2005, January 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/7772ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Daudelin, R. (2005). Un, deux, trois festivals.... *24 images*, (125), 6–7.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Un, deux, trois festivals...

par Robert Daudelin

Une salle pleine au FNC, par exemple, pour *A Perfect Day* le film de deux cinéastes libanais inconnus, est bien la preuve que ce public passionné et exigeant existe ici.

La parade des festivals montréalais est terminée! Trois festivals à prétention internationale en huit semaines, dans une même ville, c'est peut-être un record... Pas nécessairement enviable. Nous pouvons donc reprendre notre souffle en attendant les savantes conclusions des fonctionnaires qui planchent sur leur copie – ces mêmes fonctionnaires qui ont parrainé cet automne ubuesque et combien coûteux. Mais par-delà les insultes et les règlements de comptes, voici peut-être l'occasion de réfléchir sur la nature, la mission et l'avenir des festivals.

Par définition un festival de cinéma est un événement à l'occasion duquel on célèbre un art et ses créateurs : c'est la fête de l'art moderne par excellence. Mais très tôt les marchands du temple sont passés par là et l'aspect marché – parfois même foire – a remplacé l'art au poste de commandement : producteurs et distributeurs sont devenus les maîtres du jeu et les enchères ont vite monté.

L'histoire des festivals de cinéma a par ailleurs été très fréquemment liée à l'histoire politique : Venise, caution culturelle du régime mussolinien ; Berlin, instrument de propagande américaine en pleine guerre froide ; Karlovy Vary, réponse de l'Est à cette entreprise ; San Sebastian, ballon d'oxygène durant les années du franquisme ; et même Montréal (Festival international du film de Montréal, 1960-1967), projet à peine dissimulé pour renverser la censure moyenâgeuse qui sévissait alors au Québec.

Récemment certaines de ces manifestations ont réussi à échapper à ces pièges politico-mercantiles en créant parallèlement aux sections officielles, compétitives ou pas (la plupart du temps soumises aux règlements de la Fédération internationale des Associations de producteurs de films), des cycles thématiques ou de grandes rétrospectives. La récente rétrospective Welles de Locarno et les extraordinaires rétrospectives Naruse, Mann ou Wellman de San Sebastian sont des exemples spectaculaires de ces tentatives de remettre le cinéma, l'art du cinéma, au poste de commandement. Ce n'est pas un accident si dans tous ces cas des cinémathèques (Munich et Madrid, pour ne pas les nommer) ont été des complices essentiels de ces initiatives de redressement.

Mais toujours est-il qu'on y perd facilement son latin et que plus d'un cinéphile, face à l'incohérence qui semble présider à la majorité de ces manifestations, est tout en droit de se demander : « À quoi servent donc les festivals ? » Or, au moment où le cinéma, bousculé par les récents virages technologiques, tente de garder la tête hors de l'eau – et que d'aucuns le disent déjà mort –, ne serait-il pas opportun que les festivals du film retrouvent leur fonction d'origine et, tout en nous permettant de nous familiariser avec ce que les découvertes techniques nouvelles autorisent, nous aident à retrouver le chemin du spectacle cinématographique ?

Le phénomène d'accélération du marché (les DVD suivant de plus en plus près la sortie en salle – Disney voudrait que ce soit simultané...) fait que de plus en plus de « cinéphiles » avouent candidement attendre la sortie en club vidéo plutôt que d'aller voir le film sur grand écran[1]. (Les malins diront que bien des films actuels gagnent à être vus sur un moniteur télé... mais ceci est une autre question, pas moins importante, il va sans dire.) Or le spectacle cinématographique (le grand écran, la salle obscure, le scintillement lumineux, sans parler de la présence de voisins, la plupart du temps inconnus) est bien la raison d'être des festivals. Encore faut-il trouver moyen d'y amener un public... Et, les exemples récents sont là pour le démontrer, ce n'est pas les tapis rouges et l'avant-première de films dont la carrière commerciale est déjà assurée qui vont faire d'un festival un lieu « rassembleur ». C'est d'ailleurs à la poubelle qu'il faudrait s'empresser de jeter ce vocabulaire de marketing (« rassembleur », « festif », etc.) pour se consacrer aux vraies questions, celles que les fonctionnaires semblent avoir oubliées : Pourquoi un festival international à Montréal ? Pour qui ? À quels besoins doit-il répondre ? Où se situe-t-il dans la vie culturelle de la ville ? etc. Est-il nécessaire de rappeler que c'est, en bonne partie, l'incapacité des responsables du (premier) Festival international du film de Montréal à répondre à ces questions fondamentales qui a tué cet événement important au printemps 1968 ?

Mais, est-il besoin d'insister, la conjoncture a profondément changé. Et ce n'est pas la nostalgie des années 1960 (« Ah ! Attendre le nouveau Antonioni ou le nouveau Bergman, découvrir Kobayashi ! ») qui va nous aider à relever le défi auquel doivent faire face les festivals dans le monde. Le cinéma n'est plus aussi « simple » et évident qu'il l'était à l'époque de notre cinéphilie passionnée. Et si les gros (Cannes, Venise, Berlin – à peine) se tirent d'affaire, c'est justement parce qu'ils sont gros, puissants et fortunés. Vont survivre aussi ceux dont la haute spécialisation est

à toute épreuve : Pordenone se consacrant au cinéma muet et l'inclassable Midnight Sun Film Festival finlandais, parce qu'il se tient dans un bled perdu, à plusieurs kilomètres au nord du cercle polaire, et que seuls les cinéphiles militants s'y retrouvent.

Quant aux autres festivals, et ils sont des centaines de par le monde, ils vont devoir réinventer la roue. À vive allure! Trouver des animateurs jeunes, fous et cultivés, qui connaissent l'histoire du cinéma et qui n'ont pas peur de ce qui s'en vient. Mais qui sont capables aussi de dire non aux couleuvres qu'on veut nous faire avaler au nom de l'*audiovisuel*. Et ces mutants existent : allez voir du côté de la revue électronique *Hors champ* et des ***États nordiques***.

Il faut réinventer la notion de festival, trouver une cinéphilie nouvelle qui ne crache pas sur le passé du cinéma (comme Beineix ou Besson, pour ne citer que ceux-là), mais qui soit capable aussi de faire confiance à l'avenir et de redécouvrir le cinéma qui est un art jeune (Kiarostami en fait chaque année la preuve), audacieux et imprévisible.

Il n'y a sans doute pas de recette miracle, comme certains semblent l'avoir cru ces derniers temps. Il faut savoir jongler avec la vie, souvent incohérente, du cinéma ; savoir traquer la nouveauté réelle parmi les effets de mode abusivement célébrés, même en des tribunes supposées sérieuses ; risquer de se tromper, dans l'espoir de découvrir un nouveau cinéaste, une espèce décidément en voie de disparition…

Et tout cela est possible, si on oublie la nécessité d'être « rassembleur » ! Un festival doit d'abord « être un lieu de création vivante, pour tous », comme l'écrivait Clarisse Vezin, dans un très bon dossier – une fois n'est pas coutume ! – des *Cahiers du cinéma*[2]. Un lieu de création, c'est-à-dire une assemblée de spectateurs actifs, passionnés et critiques, qui ne se contentent pas de pointer des titres, d'additionner des séances pour savoir s'ils ont vu plus de films que l'année précédente, mais qui se sentent impliqués dans la folle aventure du cinéma actuel, qui se fait et se défait sous leurs yeux. En d'autres mots, pour citer à nouveau le même auteur, « une volonté cinéphile », qui accepte de partager avec les programmateurs leurs erreurs et leurs errances, non pas comme autant de poupées russes qui ne surprennent plus personne, mais comme des sentiers mal balisés mais dont on veut bien suivre un moment la trace, au risque de se tromper, voire même d'être déçu, mais jamais floué.

Et le défi ne touche pas que Montréal, même si nous semblons désormais détenir le championnat du ridicule… Tous les pays sont atteints et les soubresauts récents dans ce petit monde parallèle, de Grèce en Corée, montrent bien que les pouvoirs publics, frileux ou pas, veulent mettre au pas ces manifestations qui s'intègrent mal au paysage culturel officiel et qui s'entêtent à célébrer un art qui est d'abord une industrie américaine et qu'on devrait peut-être justement laisser aux Américains.

Mais nous n'en sommes tout de même pas là. Et si les incohérences de l'automne qui s'achève nous ont laissé un goût bien amer en bouche, il n'en demeure pas moins qu'elles ont peut-être permis de montrer où était le vrai festival de cinéma à Montréal. Si le Festival du nouveau cinéma a encore beaucoup à faire (et pour ce, pas besoin de projection au fond d'une piscine…) pour devenir *le festival* de Montréal, il n'en demeure pas moins que ce festival est le seul qui témoigne d'une politique éditoriale de programmation, parfois brouillonne, souvent approximative, mais qui toujours interpelle le spectateur et le respecte.

C'est d'ailleurs à la poubelle qu'il faudrait s'empresser de jeter ce vocabulaire de marketing (« rassembleur », « festif », etc.) pour se consacrer aux vraies questions, celles que les fonctionnaires semblent avoir oubliées : Pourquoi un festival international à Montréal ? Pour qui ? À quels besoins doit-il répondre ?

En mettant un peu d'ordre dans la maison et en oubliant le rêve inutile – que Claude Chamberlan lui-même semblait caresser, il n'y a pas si longtemps – d'un grand festival rassembleur, on pourrait sans doute créer la tribune dont les cinéastes et les cinéphiles québécois ont terriblement besoin[3]. Et maintenant que l'Équipe Spectra et les 16 signataires[4] de son communiqué du 28 octobre ont fait amende honorable, peut-être est-il temps de prendre nos responsabilités de spectateurs critiques et de dire ce que nous voulons et qui nous voulons soutenir, sans attendre le verdict des fonctionnaires québécois et canadiens qui risquent d'envoyer un autre chèque de 60 000 $ à SECOR pour qu'un nouveau rapport, scientifique bien entendu, nous apporte la réponse à tous nos maux.

Un festival, même s'il a besoin, entre autres, des distributeurs pour exister, ne doit jamais être au service ou à la remorque de ces mêmes distributeurs et ce sont eux les premiers qui devraient comprendre cela et valoriser d'autant le fait qu'un film de leur catalogue ait été sélectionné. Et cela vaut encore plus pour les producteurs, quelle que soit leur célébrité ou leur grande gueule.

Mais bien sûr un festival a besoin d'un public. Une salle pleine pour ***A Perfect Day***, le film de deux cinéastes libanais inconnus, comme pour ***Caché***, le film austère (et magnifique) d'un cinéaste réputé difficile comme Michael Haneke, est bien la preuve que ce public existe ici. Et qu'il ne faut pas avoir peur des audaces. La passion des programmateurs, qui est la plus grande qualité du festival de Toronto, par exemple, peut remplir une salle, soulever des enthousiasmes insoupçonnés et trouver des défenseurs intransigeants au plus rébarbatif des cinéastes.

En ce métier, tout est affaire de passion. Et d'un peu de pif! Mais surtout pas de marketing et de communications! Le festival qui peut se constituer une équipe de programmation à la fois rigoureuse et audacieuse part gagnant. Et si de surcroît ces programmateurs, par leur culture et leur discernement, peuvent dans leurs choix illustrer les avancées et les contradictions qui traversent le cinéma actuel, les spectateurs sérieux leur seront éternellement reconnaissants.

Le festival dont on rêve est presque là, à nos portes. Encore un petit effort et nous y arriverons. Et le cinéma aura alors droit à la même considération que la musique et la danse dans la vie culturelle si magnifiquement riche, désordonnée et pleine de surprises de Montréal.

1. Voir sur cette question l'excellent article de Thomas Sotinel dans *Le Monde* du 15 octobre 2005.
2. Décembre 2003.
3. Et quoi que puissent en dire les éminents signataires (Roger Frappier, Denise Robert, Yves Jacques) de la Libre Opinion parue dans *Le Devoir* du 9 novembre, il n'y a aucune raison valable d'imposer un moratoire au Festival du nouveau cinéma dont les acquis et la réputation (nationale comme internationale) sont de loin supérieurs à ceux des festivals de Halifax ou de Vancouver.
4. Dont Daniel Langlois et les distributeurs de choc que sont Pierre Brousseau (Les Films Séville), Guy Gagnon (Alliance Atlantis Vivafilm) et Christian Larouche (Christal Films).